

pains et de pâtisseries traditionnelles. Dans les autres salles, l'exposition permanente sur l'histoire régionale de la meunerie et les actions pédagogiques seront grandement facilitées par le travail déjà réalisé par le service des Archives départementales, concrétisé par une exposition itinérante et par le livre *Mémoire de l'eau... La roue et la meule* signé par Nicole Le Roy et Didier Collet. La présence compétente, proche et amicale de Jean Brochet qui connaît si bien ce que furent les problèmes et l'évolution de la meunerie ces cinquante dernières années sera également très précieuse.

Dans son rapport, Annick Couffy fait remarquer que ce musée «s'intégrerait parfaitement dans le cadre du Parc naturel régional du Vexin, et serait un écho, ou plutôt une suite logique et intéressante au musée de la

Moisson, en gestation dans la commune de Sagy. Chaque établissement pourrait ainsi faire la promotion de l'autre en proposant un circuit sur le thème du blé, illustré par ailleurs par les paysages céréaliers parcourus par les visiteurs. Un lien intéressant pourrait également être établi avec le moulin de Noisement à Chars, dans lequel est projeté l'aménagement d'un musée de l'eau et de la rivière».

A noter aussi que Saint-Clair-sur-Epte pense à un musée de la pomme et qu'une association de Nesles-la-Vallée rassemble des objets pour constituer aussi un musée local.

Que de beaux poèmes à se remettre en mémoire et à se réciter avant d'entreprendre la visite du futur musée. Parmi ceux-ci, *Le Meunier, son fils et l'âne*, le premier, bien entendu. Mais tout autant cette extra-

ordinaire *Légende véritable de Jean Le Blanc* d'Eluard dont Nicole Le Roy a fait le prologue de son livre et cette *Ronde* peu connue de Georges Duhamel, mise en musique par Albert Doyen. Elle commence ainsi :

Eh! quoi, seigles du plateau
Eh! quoi, blés de la vallée
Déjà des épis
Que de hâte, camarades!
Nous n'avons pas eu le loisir
De vous voir en herbe.

Croyez-vous, maîtres du monde
Que le fruit vienne avant l'heure
Ah! Vous avez trop de joie
Pour penser à notre peine
Vous nous ignorez,
Rois de l'univers...

Extraits des *Voix du vieux monde*

Jean Brochet dernier meunier de Valmondois raconte

La mémoire des anciens de Valmondois sera-t-elle rassemblée dans un livre leur donnant la parole? Consistent de l'urgence, Jean Brochet, le dernier meunier du village, nous fait part de quelques précieux souvenirs, presque tous d'avant octobre 1936 : «Ce mois-là, je quittai l'école communale de Valmondois pour entrer au collège».

J'étais impressionné par l'appétit des charretiers...

Certains jeudis, jours de congé des écoliers, me tenant assis à la table commune pour le déjeuner du matin, j'observai les charretiers à qui étaient servis le cidre fait maison et le café, souvent accompagné d'un petit verre d'alcool. Levés avant quatre heures du matin, ils avaient déjà pansé leurs chevaux et parcouru un long trajet. Ils sortaient de leurs musettes une

bonne livre de gros pain fendu, avec une tranche de lard à l'intérieur. J'étais impressionné par leur appétit et leur rapidité à avaler ce repas fru-



Chaumière à Valmondois au début du XX^e siècle.

gal. La tradition dans les moulins voulait que le personnel soit nourri le matin et le midi, éventuellement le soir pour les célibataires qui disposaient en outre d'une chambre sur place.

En traversant la place de l'Eglise sur le chemin de l'école qui commençait à huit heures, nous passions avec mes camarades devant la forge où le feu était déjà allumé. Nous regardions le forgeron changer les fers des chevaux que, sur la route du moulin, les cultivateurs lui amenaient. Après avoir taillé le sabot, il mettait un fer à chauffer. A grands coups de soufflet, il activait la flamme du foyer. Nous le voyions alors saisir le fer rougi avec de grandes pinces et le poser sur l'enclume. Il le façonnait aussitôt pour adapter à la forme du sabot. Aux chocs sourds du marteau frappant le fer répondaient des sons plus clairs quand il rebondissait sur l'enclume. Quand le forgeron, satisfait de son travail, présentait le fer encore chaud



Le Sausseron jadis.

sous le sabot, une odeur de corne brûlée envahissait l'atmosphère. Encore quelques clous à enfoncer pour maintenir le fer en place et le cheval pouvait repartir.

Parfois, un grand feu était allumé dans la cour derrière la forge. Un cercle en fer épais, dont le grand diamètre correspondait à celui d'une roue en bois de véhicule agricole, achevait de se dilater dans la flamme. Des seaux remplis d'eau étaient groupés à proximité de la roue, couchée sur le sol, dans un angle de la cour. A un signal, le forgeron et ses aides, saisissant avec de grandes pinces le cercle de fer lançant des étincelles, le transportaient pour le poser autour de la roue. Rapidement, ils projetaient les seaux d'eau, provoquant un nuage de fumée et de vapeur d'eau, on entendait craquer le bois.

Corrida villageoise

Le chemin de l'école côtoyait aussi la rivière ou empruntait le lit du faux ru. Les têtards et les vairons se réfugiaient dans les herbes. Des grenouilles plongeaient, dérangées par notre passage. Dans le Sausseron, nombreuses, se tenant face au courant, les truites étaient de belle taille. Leur chair rose était savoureuse. Les minuscules crevettes d'eau douce tapissant les pierres du fond constituaient leur mets favori. L'hiver, l'eau du ru transformée en glace permettait les plus folles glissades. Au printemps, dès que le niveau de la rivière



Le Sausseron aujourd'hui.

était moins élevé, nous regardions les civelles (jeunes anguilles) se hisser en s'accrochant à la mousse qui recouvrait les vannes et, victorieuses, franchir les chutes d'eau.

Près du lavoir se trouvaient des brouettes et des baquets de bois. J'ai encore dans l'oreille la voix des femmes lavant le linge, le bruit de l'eau brassée et celui des coups de battoir frappant les draps ramassés en boules sur la planche inclinée.

Au troisième trimestre surtout, dans le cadre des leçons d'éveil, nous nous transformions en naturalistes. Nous observions les écorces d'arbre, les feuilles, les oiseaux, nous emmenions en classe les premières fleurs et... jusqu'aux hannetons et doryphores, par boîtes entières, ce qui nous valait quelques ennuis !

Au printemps aussi, les vaches quittaient, pour se rendre au pré, l'étable de la ferme située près de l'église. Il leur fallait traverser une partie du village. Après six mois passés dans la pénombre et la tiédeur, le premier voyage avait tout d'une corrida. Tant pis pour celui qui, sur le parcours, avait oublié de fermer son portail. Malgré les efforts des vachers, on retrouvait les bêtes affolées dans les cours et les chemins de desserte. Après deux bonnes heures d'émoi, tout rentrait dans l'ordre. Le soir, le retour était déjà plus calme.

Le lendemain et les jours suivants, on ne savait trop à la suite de quels conciliabules et tractations, une vache, toujours la même, partait la première. Et toutes les autres suivaient, docilement alignées derrière



Le moulin Le Roy.

elle. Malheur à celle qui tentait de la dépasser. Un coup de tête la rappelait bien vite au respect de la hiérarchie et de l'ordre établi.

Une ravine pour jeunes Tarzans

Comme nous avons aimé jouer à Tarzan! Surtout, sans doute, depuis le jour où le film fut au programme du cinéma d'Auvers. Pour annoncer le spectacle, deux hommes firent le tour de Valmondois. L'un était déguisé en gorille. Revenant de l'école, un midi, je les ai suivis jusqu'au détour du chemin Vert.

La ravine, faille creusée dans la colline par le ruissellement des eaux de pluie, exerçait sur nous une véritable fascination. Sous des ombrages épais que le soleil ne parvenait pas à percer, existait comme un sentier, dégringolant de pierre en pierre vers la vallée. Des renards y avaient été vus. On racontait que les blaireaux y avaient élu domicile. Aucun de nous n'aurait osé s'y aventurer seul. Mais ensemble, un jeudi, nous nous mîmes en

route. Silencieux, attentifs, le cœur battant, nous nous sommes engagés dans la pénombre. De grandes lianes tombaient du haut des branches. D'autres arbres portant des lianes existaient en haut du chemin de la briqueterie (aujourd'hui chemin du Bois-Thibaud). Le royaume de Tarzan.

Ecartant les ronces et les branches, glissant sur le sol humide nous sommes parvenus ainsi au pont sur lequel passe la route reliant Valmondois à la plaine. Encore quelques dizaines de mètres, entre deux parois, nous apercevions les premiers toits du village. Aucune trace de renard, ni de blaireau hélas. Rassurés, un peu déçus quand même, nous sommes remontés sur la route familière en nous agrippant aux arbustes.

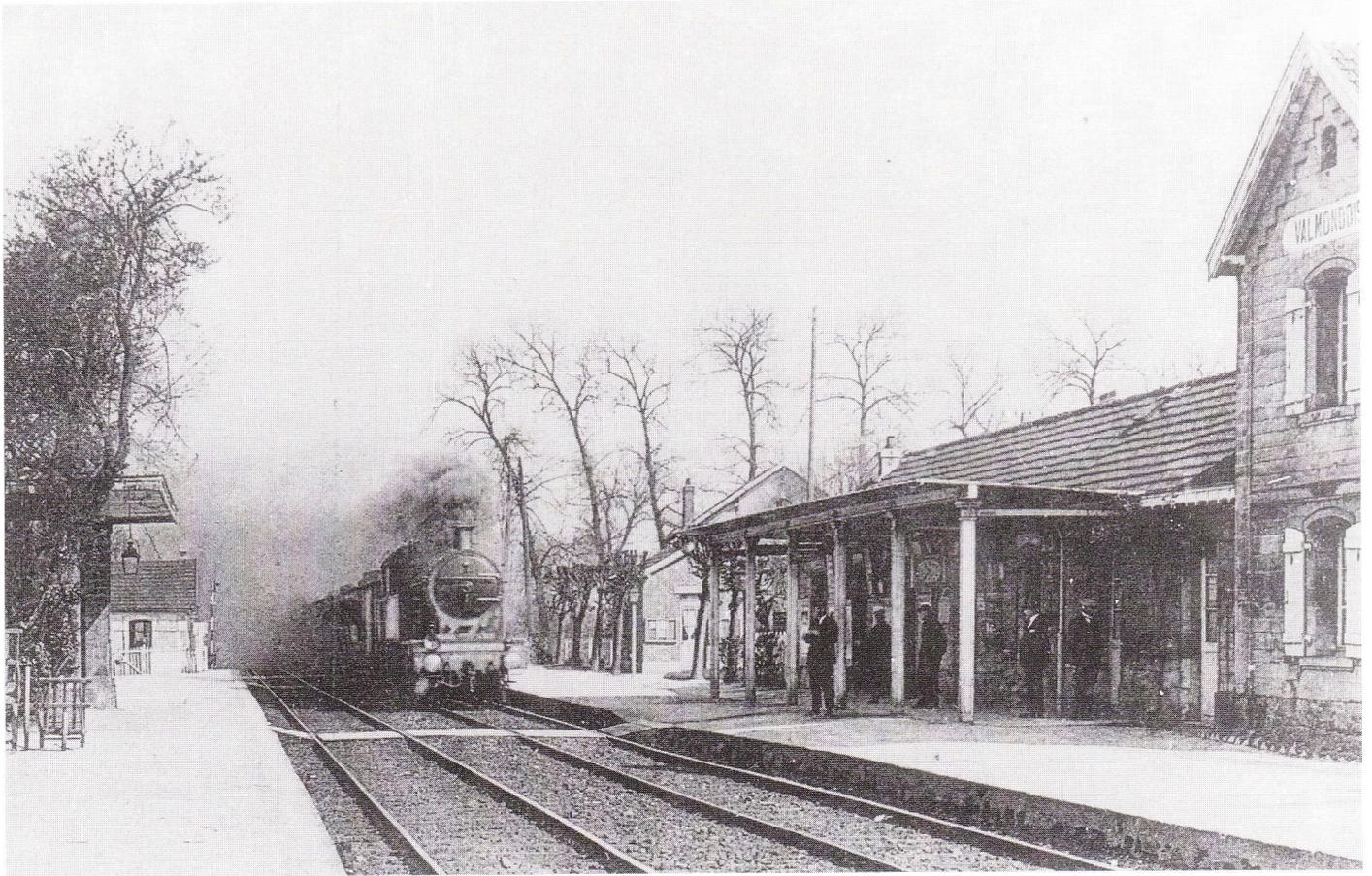
Souvenirs du petit train

Le chemin de l'école longeait aussi la voie du petit train dont les passages, à heures régulières, rythmaient nos journées.

Déjà, à cette époque, des personnes résidant dans la vallée se rendaient à

Paris pour travailler. En gare de Valmondois, le petit train de la vallée assurait la correspondance avec les trains se dirigeant vers la capitale ou en revenant. Le train du soir quittant la gare du Nord à 18 heures 17, arrivait à Valmondois à 18 heures 55 après être passé à Ermont-Eaubonne et Saint-Leu-la-Forêt. Il assurait la correspondance de 19 heures avec le dernier petit train qui parvenait à Marines vers les 20 heures 30. A l'instant où le convoi s'ébranlait, la locomotive, tel un coursier fougueux, hennissant de deux coups de sifflet, faisant d'impatience contenue patiner ses roues, s'élançait pour affronter la pente douce qui l'amenait un peu essoufflé à la halte du Carrouge. Le va-et-vient saccadé de la pompe à eau qui alimentait la chaudière faisait entendre comme des battements de cœur. Empruntant tous les jours ce moyen de transport, les voyageurs nouaient entre eux des liens d'amitié durable et, à travers eux, les villages dépassaient leur isolement.

Les routes, en ce temps-là, n'étaient guère carrossables et le petit train,



La gare de Valmondois.

toujours lui, palliait en partie l'absence des moyens de communication. Souvent brocardé par des humoristes demeurant dans la vallée, les services rendus furent toujours appréciés. (Julhès, correspondant au journal satirique *Ric et Rac* demeurait à Verville.)

Vers 1930, on procéda dans la commune aux premiers essais de goudronnage. Sur son territoire l'entretien des routes et des chemins incombaît à la commune. Celle-ci disposait d'un rouleau creux en fonte d'environ un mètre de diamètre, fixé sous un plateau à ridelles en bois et traîné par un cheval. Un chargement de pierres servait de lest.

Pour renforcer la chaussée, un mélange de cailloux et de sable à lapins, abondant ici, fut utilisé. Au lieu d'absorber et de fixer le goudron, ce sable se comporta comme un matelas isolant. Quelques jours plus tard, survint un gros orage. L'eau retenue par le sable fissura et découpa le goudron en plaques de toutes les dimensions qu'il fallut déblayer et charger dans des tombereaux en toute hâte. Du sable de rivière, en provenance des

carrières de Cassan, fut alors utilisé, avec un résultat plus concluant.

Revenons au petit train. Parfois des incidents mécaniques le mettaient en retard. Dans les cas extrêmes, une locomotive du dépôt de Valmondois venait assurer le dépannage et remorquer le convoi. Pendant le trajet, survenait aussi de temps à autre des rencontres... avec des vaches échappées d'un champ et musardant sur la voie. Indifférentes aux injonctions des mécaniciens et des voyageurs, elles tardaient à libérer le passage.

Par les belles soirées d'été, le dernier train ramenait les promeneurs qui avaient prolongé leur sortie dominicale dans la nature. Debout, aux fenêtres des wagons, au mépris des escarbilles s'échappant par la cheminée de la locomotive, ils regardaient les paysages de la vallée, s'enivrant des senteurs de la campagne, après une chaude journée. Certains soirs de grande affluence, des wagons tombereaux étaient attelés à la hâte à la queue du convoi. Assis à même le plancher, la tête au vent, les voyageurs n'en semblaient pas moins ravis.

En automne, nous observions une grande activité autour du petit train. La campagne des betteraves battait son plein. La distillerie de Nesles-la-Vallée ne pouvant absorber toute la production de la vallée, les cultivateurs chargeaient leur récolte dans les wagons tombereaux du petit train et la faisaient parvenir ainsi aux sucreries de Saint-Ouen-l'Aumône et de Saint-Leu-d'Esserent. Ces wagons venaient se ranger, en gare de Valmondois, sur une voie parallèle aux voies de garage de la grande ligne. Des journées entières, des ouvriers saisonniers, se servant de fourches spéciales, aux pointes renforcées, faisaient passer les chargements des wagons de la petite ligne dans les autres. Venu en majorité du Morbihan, du Finistère et de Dordogne, ces hommes arrivaient dans les fermes au mois de mai. Ils commençaient par démarier les betteraves par binage à la main. Pendant la moisson, ils engrangeaient les gerbes de céréales et édifiaient les meules dans la plaine. La campagne betteravière terminait leur saison. A l'aide d'un trident, ils

arrachaient les betteraves une à une. Ils coupaient les fanes à la serpe, rassemblaient les racines en petits tas et chargeaient ensuite les tombereaux. De la plaine à la sucrerie, les betteraves transportées par le petit train étaient manipulées quatre fois. Dans le sens inverse, les wagons revenaient chargés de pulpe de betterave dont il fallait également assurer le transbordement.

Au cours de nos équipées, du haut de la colline qui domine la vallée, nous aimions suivre la progression du petit train au panache de fumée se répandant au-dessus des arbres, de chaque côté de la voie. Quel plaisir quand, tel un jouet, il débouchait devant nous au tournant de La Naze! Dans le ciel, majestueux dans sa lenteur, passait le biplan quadrimoteur de la compagnie Imperial Airways assurant la liaison régulière entre Paris et Londres. Comme cette colline était belle alors, avec son herbe soigneusement tondue par les troupeaux de moutons de la ferme voisine! Parfois, des vaches venaient y paître aussi. Depuis la vallée avec la route décrivant des lacets à cet endroit, ce paysage agreste appelé «Les Fiches» méritait bien le surnom de «Petite Suisse» donné au village par des artistes, au début du XIX^e siècle.

Les premiers signes du « progrès »

Protégé entre parents et grands-parents, je ressentais ce milieu rural comme un espace immuable où chacun avait une place et une mission à remplir. La proximité de la voie ferrée se dirigeant vers Paris, la circulation de quelques voitures et camions, influençaient peu la manière de vivre du village. Les chariots et les tombereaux parcourant les rues chaque jour, faisaient naître le sentiment que les heures s'écoulaient au rythme lent du pas des chevaux.

Les premiers bouleversements s'annonçaient cependant. Dans les conversations des adultes, autour de nous, nous entendions prononcer les termes «évolution», «progrès». Confusément, nous pressentions que des choses pouvaient changer. Pendant des années, nous avons vu des équipes d'ouvriers planter des poteaux

qu'ils reliaient entre eux par des fils et l'électricité apparaissait jusque dans les endroits les plus retirés. Il y avait des tranchées partout pour l'adduction de l'eau et du gaz. Un jour, passant sur la place de l'Eglise, nous avons vu des caisses alignées le long de ces tranchées. Déposés dedans, des ossements, des crânes. Très impressionnés, c'est ainsi que nous avons appris en même temps qu'il y avait eu autrefois un cimetière devant l'église et ce qu'était vraiment un cimetière. Le nouveau cimetière date de 1830 (*Monographie* de M. Rouland, écrite en 1899).

Nous étions en 1936, l'année des premiers congés payés. Notre habi-

tuel terrain de jeux, régulièrement utilisé lors de nos sorties scolaires en forêt, venait d'être transformé en camping. Pendant l'été, les tentes des vacanciers apparurent. En ce temps-là, l'année scolaire se terminait le 31 juillet. Dès le milieu du mois, des camarades de classe nous quittaient pour s'engager dans les fermes. Ils relevaient et regroupaient en tas les bottes de céréales derrière les moissonneuses-lieuses. Ces bottes étaient ensuite mises en meules ou chargées sur des chariots pour être engrangées.

Au mois d'octobre, je quittai l'école de Valmondois pour entrer au collège.

Jean Brochet



Le Meunier, son fils et l'âne. La tradition veut que cette fable de La Fontaine ait été composée à Valmondois.